Textes tirés de la Revue du Dimanche, transcrit par Jean-Luc Aubert de Genève, avec nos remerciements.

LE MONT-TENDRE

La Revue. - Mercredi 21 février 1912

Montagne connue, fréquentée, sans doute ! Mais n'est-ce pas des choses connues, des choses aimées que l'on préfère s'entretenir, parce qu'elles nous tiennent au cœur et qu'elles ont constamment quelque chose à nous dire ? Aussi, c'est à ce titre, amis lecteurs, que je veux vous parler du Mont-Tendre, la plus haute sommité du Jura suisse, un de mes buts d'excursion préférés.

Pour nous, gens de La Vallée, le Mont-Tendre tient une large place dans notre existence ; il est loin d'être une montagne quelconque. Il limite nos regards vers l'est et vers le sud ; il est l'horizon familier que depuis que nos yeux sont ouverts à la lumière, nous contemplons chaque jour et dont nous ne nous lassons jamais. Il est *la montagne* ; il est le point culminant de la contrée que l'on ne se fait point faute de gravir dix fois, vingt fois par an, pourquoi ? – Pour voir plus loin, pour contempler un horizon plus étendu, pour lancer nos regards et nos pensées sur l'immensité que l'on devine au-delà des Alpes blanches ou par-dessus les plaines de France, vaporeuses et grisaillées, qui mènent à l'océan ou les arrêter, émus et ravis, sur notre beau pays et sur son Léman d'azur.

Le Mont-Tendre ! C'est de lui que nous vient le jour en hiver. Vers 9½ heures seulement, le soleil franchit son horizon moutonné et jette sur la blancheur des campagnes et des bois ses pâles rayons. C'est aussi sur le Mont-Tendre que nous voyons s éteindre ses derniers rayons. Lentement, l'ombre gagne la montagne, la lumière recule, l'extrême sommet reste illuminé un instant encore… et puis la nuit descend sur nous. Suivant la saison et l'état de l'atmosphère, la montagne passe par des colorations d'une richesse, d'une nuance irréelle : toute la gamme des rouges, des ors s'y trouve représentée. Fort souvent, quelques minutes après la disparition de l'astre lumineux, une lumière très douce et diffuse vient envelopper à nouveau la sommité d'une radiation magique : c'est le phénomène bien connu de l'*Alpglühen*. Il ne dure que quelques instants, et cette fois c'est l'ombre, la nuit définitivement.

Comme la Dent-de-Vaulion, le Mont-Tendre a son mot à dire sur le temps et volontiers les gens observateurs le consultent et l'interrogent, à ce propos ! Dans l'opinion des vieilles gens, on peut prédire à coup sûr le temps qu'il fera le lendemain en observant la façon dont le soleil se couche sur le Mont-Tendre : si la sommité reste éclairée longtemps et si l'ombre ne gagne que très progressivement le point culminant, le beau temps est assuré. Si le phénomène contraire se manifeste, c'est-à-dire si l'ombre s'étend brusquement, il y aura de la pluie ou du moins un changement est proche. Depuis plusieurs années, j'observe les faits et je me convaincs de plus en plus que les vieux ont raison, dans ce domaine tout au moins. Le phénomène s'explique aisément ; la persistance de la lumière signifie : horizon ouest libre de nuages. Au contraire, quand la lumière s'éteint subitement, c'est qu'à l'ouest, dans le lointain, des nuages accumulés interceptent les rayons du soleil, et vous ne l'ignorez pas, c'est de l'ouest que nous arrivent les nuages d'abord, la pluie après.

Le Mont-Tendre ! C'est sur ses croupes arrondies qu'à la fin de l'été, nous voyons apparaître la première neige, celle qui annonce l'hiver tout proche. Au fait, il se revêt de l'hivernal manteau en toute saison et il n'est pas rare de le voir drapé de blanc en juillet ou en août. Dans cette circonstance, dans le fond même de la vallée, vous pouvez être certain qu'il ne fait pas chaud et que, pour un peu, on serait tenté d'allumer les poêles.

En hiver, nos regards se tournent volontiers du côté du Mont-Tendre. C'est que l'état de sa parure neigeuse est absolument significatif quant au temps probable. Le ruban forestier qui l'enceint reste-t-il enneigé ou givré, c'est que là-haut, l'air est froid et sec ; donc on peut espérer la continuation du beau temps. Au contraire, les sapins sont-ils noirs, c'est que le *doux* a fait sentir ses effets : un courant d'air du sud ou de l'ouest règne déjà à cette altitude ; nous avons en perspective un radoucissement de la température, de la pluie ou de la neige.

Mais je m'aperçois que je ne vous dis rien du Mont-Tendre, de la montagne elle-même. Il est encore temps de réparer cet oubli..

Montagne bien connue et fréquemment visitée, le Mont-Tendre est une sommité arrondie et herbeuse, que l'on distingue assez mal de l'ensemble de la chaîne jurassique si on la considère du plateau vaudois. Pour la voir nettement et distinguer le profil bien accusé de ses trois mamelons principaux, allongés et réguliers, il est nécessaire de prendre position en quelque point élevé du versant occidental de la vallée de Joux. Quelques petits rochers accentuent le relief de la croupe la plus septentrionale, qui culmine à 1683 m et porte un signal trigonométrique.

Les trois croupes sont séparées par des dépressions où se remarquent des creux en forme d'entonnoir. En hiver, le vent d'ouest y précipite des masses de neige formidables qui persistent très tard dans l'été, parfois même jusqu'à la fin du mois d'août. Rien n'est plus curieux que ces amoncellements de neige. Cette dernière est accumulée le long de la pente à l'abri du courant d'air et forme de véritables remparts, des murs presque verticaux hauts de quatre, cinq mètres et plus. Au printemps, sous l'influence du dégel, le rempart s'affaisse, s'arrache de la pente et il se produit ainsi une vraie crevasse, un embryon de rimaye de quelques décimètres de largeur.

En hiver, avec l'aide des skis, l'ascension du Mont Tendre se fait avec la plus grande facilité… à condition que la neige soit favorable. Ne vous y aventurez pas avec une neige qui menace de coller. On peut alors se rendre compte de la très inégale distribution de la neige. Les façons d'arête, les parties exposées au vent sont constamment balayées ; la neige n'y demeure guère ; par contre, elles sont volontiers recouvertes de verglas. Aussi, dès que le soleil réchauffe ces surfaces faiblement enneigées, le gazon apparaît et de petites plantes même se hasardent à éclore leurs frêles corolles à la surface de ces îlots de terrain perdus au milieu des frimas. C'est ainsi qu'en janvier 1908, j'ai découvert à quelques pas du sommet, plusieurs pieds de potentilles, délicieusement épanouis.

Le Mont-Tendre est une montagne extraordinairement battue des vents. Le joran ou vent d'ouest, surtout, lui livre en toute saison des assauts formidables et auxquels il n'est pas agréable non plus d'être soi-même exposé. La violence du vent doit être une des causes essentielles du défaut de boisement de cette montagne.

Les mamelons, qui en forment le couronnement, ne portent, en effet, que quelques sapins buissonnants, étriqués, déchirés par les coups d'air. Malgré leur taille réduite, ils atteignent un âge invraisemblable. En voici la preuve : j'ai sous les yeux une section de tige de 2,5 cm. de diamètre ; le croiriez-vous, elle est âgée de 32 ans ! Aussi sa dureté est-elle en proportion. Du bois pareil, c'est du noyer !

Si le Mont-Tendre n'a pas de rochers et n'attire par conséquent pas les varappeurs, en revanche il possède une baume, c'est-à-dire un trou vertical, profond de 55 à 60 mètres. Personne n'a jamais, que je sache, tenté d'y descendre ! Qu'est-ce qu'il y a au fond ? ai-je souvent entendu demander. Au fond, mon Dieu, il y a des cailloux et des cailloux. Que pourrait-il y avoir d'autre, quand on songe que depuis des années et des années, tout promeneur qui passe à proximité de la baume, y jette consciencieusement une ou plusieurs pierres, pour réjouir ses oreilles de la répercussion extraordinaire de son produite par la chute de ces dernières, quand elles rebondissent d'une saillie à l'autre. Aujourd'hui, cette baume est entourée d'une solide clôture un fil de fer et gens et bêtes peuvent s'en approcher sans danger. En hiver, l'orifice est hermétiquement recouvert par la neige. Pourrait-on passer par-dessus sans danger ? C'est une épreuve que je ne me charge pas de tenter !

Au premier printemps, une course au Mont-Tendre, dans la lumière et la paix d'un beau jour, est un enchantement, une fête pour les yeux et pour le cœur. Autour des taches de neige qui persistent contre le flanc nord, vous rencontrerez à profusion les délicieuses soldanelles, aux fleurs mignonnes semblables à des clochettes menues, suspendues gracilement à l'extrémité des tiges. Elles sont très capricieuses, ces petites soldanelles ; il leur faut, coûte que coûte, le voisinage de la neige, un sol trempé d'eau glacée… et du soleil. Plus tard, dans la saison, vous ne les verrez plus, si ce n'est leurs feuilles coriaces et arrondies, étalées en rosace à la surface du sol. Ne les cueillez pas, ces délicates fleurs de la montagne, contentez-vous de les admirer sur place, car sitôt détachées, elles se fanent et meurent. En agissant de la sorte, ne nous donnent-elles pas une leçon, ne nous invitent-elles pas à respecter les plantes montagnardes, vrais enfants du soleil, à leur dire toute notre admiration, sans les arracher à cette pure lumière, qui est leur vie et dont elles ne peuvent supporter la privation ?

Un peu plus tard, alors que la neige aura disparu, dans les bois clairs qui s'agrippent aux pentes, vous découvrirez en abondance la petite violette à fleurs jaunes, puis dans les endroits découverts, des légions de primevères farineuses, puis à profusion également la grande anémone des Alpes à fleurs blanches, et bien d'autres plantes en-

core, intéressantes, parlantes à qui voit la Nature, converse avec elle et sait se réjouir à la contemplation de ses merveilles.

Le botaniste rencontre au Mont-Tendre, des raretés, des plantes alpines qui, pour y arriver, ont sans doute suivi les chaînes calcaires qui relient les Alpes dauphinoises au Jura. Plusieurs d'entre elles ne s'avancent pas plus au nord et le Mont-Tendre marque, pour le moment tout au moins, la limite septentrionale de leur extension jurassique.

Parmi ces raretés, il y a le rhododendron ferrugineux (vulg. rose des Alpes) si abondant dans les Alpes. Mais il y un a si peu que tous ceux qui connaissent la station doivent se faire un point d'honneur de n'y pas toucher et de respecter scrupuleusement les quelques fleurs qui parviennent à éclore dans la bonne saison.

Très tard dans l'été encore, on trouve au Mont-Tendre, des coins de printemps. C'est dans les creux, entre les sommités, où la neige vient seulement de disparaître ; des primevères, des renoncules, des gentianes, etc., s'y épanouissent à la surface d'un sol frais, humide et à l'abri d'un soleil trop ardent, en un mot, dans des conditions qui sont absolument celles du printemps, du mois de mai, dans le fond de La Vallée.

Ce n'est pas qu'en été, que nous allons au Mont-Tendre ; nous nous y rendons tout aussi volontiers un hiver et vous vous figurerez difficilement la joie intense que l'on ressent à l'arrivée au sommet par une de ces claires et chaudes journées de janvier qui, est-il besoin de le dire, sont en pas rares dans le Haut-Jura. Un premier tribut d'admiration jeté au panorama sublime qui s'étale en avant, on avise un coin abrité, on s'établit commodément au pied d'une petite paroi rocheuse bien exposée au soleil de midi, on fait du feu, on savoure une soupe délicieuse… puis on allume une bonne pipe consciencieusement bourrée et, l'on ne se rassasie pas de contempler les Alpes claires émergeant du brouillard. Ah ! mes amis ! quelles heures inoubliables j'ai passées là-haut, dans de telles conditions… J'y ai vécu intensément, j'y ai senti la pleine joie de vivre, j'y ai connu le bonheur parfait… et, chaque hiver, j'y retourne et j'y retrouve les mêmes délicieuses et intimes sensations.

Et maintenant, que vous dirai-je encore du Mont-Tendre ? – sinon qu'il jouit de toutes mes affections, que j'y suis attaché par toutes les fibres de mon être ! Je ne le compare jamais à telle ou telle sommité des Alpes, comme je ne compare jamais les Alpes et le Jura ; car les Alpes sont comme ceci et le Jura est comme cela ! Mais ce Mont-Tendre, je l'aime pour lui-même, je l'aime parce qu'il fait partie du petit pays que j'habite, parce que je le vois tous les jours, parce que toutes les fois que je lui rends visite, il me donne de saines et intimes jouissances. Aimer ce qui est loin, c'est très bien, aimer ce que l'on a près de soi, c'est encore mieux, et n'est-ce pas une condition essentielle de bonheur ?

Sam. AUBERT

LA TRAVERSÉE DU MONT-TENDRE

La Revue du dimanche. - 69e année, n° 100 (11 avril 1937)

En langage d'alpiniste, faire la traversée d'une sommité, c'est en atteindre le point culminant par une face et descendre par la face opposée. La traversée du Cervin par exemple, est une entreprise qui n'est pas à la portée de chacun. Et dans les Alpes, il existe bien d'autres cimes dont la traversée est aussi ardue si ce n'est davantage que celle du Cervin. Pour nombre de grimpeurs, la conquête d'un sommet n'est un fait accompli que lorsqu'ils en ont opéré la traversée.

Dans le Jura, les choses sont plus commodes et, certains à-pic par-ci par-là mis à part, la traversée de n'importe quelle crête de la chaîne est une tâche accessible à quiconque est un peu habitué à la marche. La traversée du Mont-Tendre, par exemple, est une course de tout repos : nulle part vous ne rencontrerez des difficultés, en aucun endroit des escarpements, donc pas de varappe, pas de glaciers, donc pas de crevasses non plus. Le seul danger qui puisse menacer le touriste, en été, est la rencontre d'un taureau ombrageux. Toutefois, avec de la prudence, on peut toujours échapper à l'attaque qui est rarement foudroyante. L'essentiel est de repérer promptement l'ennemi et de se soustraire à une poursuite éventuelle en gagnant la forêt ou les lieux pierreux les plus voisins. Ainsi que le disait un vieil amodiateur : *«la meilleure arme que l'on puisse opposer à l'attaque d'un taureau, ce sont ses jambes, à soi ! »*

Si vous voulez me suivre, essayons donc la traversée du Mont-Tendre, soit la plus haute sommité du Jura suisse. On part d'où ? – Du pied occidental de la chaîne, peu importe l'endroit, Il suffit de monter en utilisant les chemins, les sentiers, les cheminets ou simplement à travers les bois et les pâturages. Si vous prenez le grand chemin qui part de L'Orient, vous passerez à côté d'une vieille et bonne maison campagnarde, à 1135 mètres, devant la façade de laquelle, le propriétaire avait jadis planté un cep de vigne. Il était plein d'espoir quant au résultat, mais ne voilà-t-il pas qu'un jour, les raisins devenus gros comme des pois, les poules se mettent à les piquer et à les dévorer jusqu'au dernier. On juge de sa déception !

En montant depuis Les Bioux, vous traverserez les pâturages des Mollards qui autrefois ont connu des habitations temporaires : des mayens que leurs propriétaires habitaient pendant la bonne saison et abandonnaient pour regagner le village inférieur, dès que les provisions de fourrage touchaient à leur terme. Ce système d'exploitation agricole a totalement disparu et les prés et champs des Mollards ont été convertis en pâturages.

Dès que l'on a atteint le plateau auquel aboutit la pente raide qui s'élève du fond du val et quelle qu'ait été la voie choisie, il s'agit de faire halte un instant et de se retourner. Et qu'est-ce que l'on voit de ce belvédère ? Car c'en est un, et de premier ordre. Ah mais ! – Tout ce cher pays de Joux avec sa Dent-de-Vaulion qui a arrêté son extension vers le nord-est, son lac, sa rivière aux gracieux méandres, ses bons villages étirés le long des routes et surtout son Risoud, noire sapinière qui habille le versant vis-à-vis. De là, vous poursuivez : direction la sommité qui, là-haut, barre l'horizon de ses croupes au relief arrondi. Des bois, des buissons, des pierres, des pelouses fleuries et puis, c'est la grimpée finale, celle qui vous amènera au point culminant. C'est aussi la partie la plus intéressante du versant, car en mai, vous y rencontrerez en masse et suivant les lieux la *soldanelle*, cette fleur exquise aux fleurs en clochettes de teinte mauve, délicatement suspendues à l'extrémité d'une tige dressée. Ailleurs, ce sont de vastes champs *d'anémones* d'un blanc virginal qui par leur beauté ne le cèdent en rien à ceux tant vantés du Chasseron. Il y a aussi la baume, ce gouffre auprès duquel nul ne passe sans jeter une pierre pour entendre les échos innombrables qu'elle éveille en frappant les rocs. Cette baume, dans laquelle un citoyen de Genève est descendu autrefois, mesure 65 mètres de profondeur environ. C'est bien peu si on la compare aux abîmes des Pyrénées explorés par Casteret ou de la Carinthie.

Les «bosses» du Mont-Tendre servent souvent de buts à l'artillerie, aussi vous observerez ici et là de petits creux causés par l'explosion des obus. D'aucuns prétendent que la surface pâturable en est sensiblement diminuée opinion non soutenable, car vis-à-vis de l'immensité de la montagne, les dommages sont quasi nuls. Du reste, en peu d'années la Nature répare.

Tout en déambulant le long des pentes terminales déboisées, le touriste observateur se posera la question : cet état de dénudation forestière est-il naturel, dû au dur climat de la localité ou bien est-il la conséquence des agissements de l'homme qui aurait détruit la forêt préexistante ? – De cette alternative, la seconde proposition l'emporte, car entre autres arguments en sa faveur, il y a celui-ci : au Crêt-de-la-Neige, 40 mètres plus haut que le Mont-Tendre, la forêt atteint l'arête culminale de la montagne.

Maintenant, descendons sur le versant opposé de la montagne. Le paysage change vite : ce ne sont plus les pentes uniformes et d'un gazonnement régulier que l'on vient de gravir, mais bien une succession de combes alternant avec des nervures rocheuses profondément entamées et burinées par l'érosion atmosphérique et habillées ici ou là par des buissons, des sapelots que l'hiver maltraite souvent. Et vous tomberez peut-être, au hasard du chemin suivi, sur des lieux tout ce qu'il y a de plus chaotiques, formés d'un hérissement de rocs troués de laisines, voire de creux profonds où la neige hivernale persiste la plus grande partie de l'été. Lieux déserts et solitaires, inconnus des promeneurs, mais pleins tout de même d'une poésie farouche et grandiose. Nus et arides, de tels sites ? – Non, car d'entre les pierres et du fond des fissures jaillit toute une végétation de plantes diverses, hautes de tiges, sans parler des arbres qui versent leur ombre sur le tout.

Ces «mauvais lieux» franchis, en continuant la descente, vous parviendrez tantôt dans une région moins tourmentée où une forêt touffue a pris possession du terrain dévasté jadis par le charbonnage. Et dans le haut du Pré-de-Mollens, il se peut que vous passiez auprès d'un épicéa en fuseau, individu auquel sa ramification écourtée communique une physionomie bien curieuse et digne d'intérêt.

Si vous avez pris un peu plus «à bise», vous aboutirez à un vaste plateau dénudé, battu des vents et parfois par les obus, coupé par l'à-pic de la Roche-Perrausaz, belvédère local d'où l'œil embrasse un imposant mas de forêts qui verse sur Montricher.

Mais le site amène et plaisant de ce côté de la montagne, c'est le plateau du Pré-de-Ballens et du Pré-de-Mollens, creusé d'une combe revêtue d'un gazon du plus beau vert, moucheté de grands sapins autour desquels, en la saison propice, vous trouverez sûrement des morilles, à moins que quelqu'un ne vous ait précédé. En ce coin où tout est beauté, une halte s'impose, à savoir près d'une fontaine qui distille en abondance une eau cristalline, fraîche comme la glace. Sans doute, l'horizon est borné, car de part et d'autre, une côte, des arbres limitent la portée du regard, mais comme l'on s'y trouve à l'aise, en contact intime avec la Nature calme et sereine de chez nous, loin de la société trépidante des hommes !

De là, si rien ne vous presse, vous pouvez gravir le Mondisé, au sud-ouest. Du plateau sommital, l'œil embrasse tout le versant sud du Mont-Tendre, qui prend l'aspect d'un crêt de pierraille. C'est que l'on aperçoit que les nervures, les combes gazonnées intermédiaires restent cachées. Pourquoi tant de pierre, de terrain dénudé ? – Jadis, toute cette région était boisée ; puis l'homme est venu qui a anéanti la forêt ; la dénudation qui a suivi a emmené la terre et le roc sous-jacent est apparu. Aujourd'hui, la forêt est en train de reprendre pied, mais bien lentement. En descendant tout droit depuis le Mondisé sur la plaine, le hasard conduira peut-être vos pas vers de prétendus blocs erratiques, indiqués par erreur sur la carte à l'altitude de 1415 m. Il ne s'agit point de blocs de granit charriés par le glacier du Rhône au temps d'autrefois, mais de simples blocs de calcaire détachés d'un petit escarpement voisin.

À partir du palier Pré-de-Ballens – Pré-de-Mollens, c'est la descente définitive, sans rémission sur le Pays de Vaud. Deux bons chemins s'offrent qui deviennent peu à peu de belles et larges routes : l'un part du chalet du Pré-de-Ballens, le second de celui du Pré-de-Mollens. Oui ! Mais ce sont des chemins aux lacets innombrables, surtout le premier et rien n'est plus ennuyeux que de marcher le long d'un ruban monotone dont on ne voit jamais le bout. Aussi si vous ne redoutez pas la raideur de la pente, vous descendrez directement, en empruntant les raccourcis ou «droits», qui coupent les lacets, si vous les découvrez. Tout le trajet se fait en forêt, claire d'abord, puis épaisse, composée de grands épicéas et sapins, de hêtres élancés et parfois d'un buissonnement peu commode. Aux jours du réveil de la Nature, cette descente est un enchantement. De tous côtés, c'est un ruissellement de vert. Où que vous regardiez, en haut, horizontalement, par terre, vos yeux rencontrent l'émeraude fraîchement éclose. Et tantôt, les genoux un peu fourbus, vous serez en bas, à la lisière, à Mollens, à La Verrière près Berolle ou entre deux, d'où vous contemplerez le plateau vaudois, avec ses cultures, ses bons villages. Quoi ! Tout ce pays cher et aimé, satisfaits sans doute de votre traversée par-dessus les monts.

Si vous êtes de «là-haut», de la contrée des vieilles joux noires, vous ne redouterez pas de refaire illico le trajet en sens inverse, mais en partant de Bière ou mieux de Montricher, après avoir admiré comme il le mérite le site romantique de la source du ruisseau de la Malagne.

Des courses comme celle-ci ne sont jamais ennuyeuses, car tout le long du chemin règne la variété des paysages et, à chaque instant, l'on se sent rattaché intimement à cette terre jurassienne et vaudoise dont nous sommes faits et à laquelle tous nous retournerons quand l'heure sonnera.

Sam. AUBERT.

DERRIÈRE LE MONT-TENDRE

La Revue du dimanche. - 74e année, n° 99 (12 avril 1942)

À la vallée de Joux les bâtiments sont, en général situés au bord des routes longitudinales et les habitants appellent «devant la maison», l'espace compris entre la façade et la route, ainsi qu'au-delà, tandis que l'espace opposé se nomme «derrière la maison». Des habitations existent de part et d'autre des routes : donc pour certaines, le devant est exposé au levant, pour d'autres, au couchant.

Le Mont-Tendre constitue une longue chaîne de sommités reposant sur deux plateaux ondulés, l'un au nord-ouest, l'autre au sud-est. Et comme pour leurs habitations, les Combiers font intervenir la notion «devant» ou «derrière» quand s'agit de l'un ou l'autre des versants de la chaîne.

D'habitude, l'ensemble du versant tourné vers la plaine est appelé «Derrière le Mont-Tendre» (il en est qui disent : dernier.) Mais quand il s'agit de préciser la situation d'un point, d'un site de cette vaste région, bien des gens disent : c'est «En devant du Mont-Tendre». Ce «en» peut sans doute être comparé au «en» de : En Vernant, en Groenroux, en Pré-Lyonnet, etc., lieux bien connus. Les étymologistes doivent être à même d'expliquer pourquoi certains noms de lieux sont désignés par «en», plutôt que par «à», forme habituelle.

Derrière le Mont-Tendre ! – Vous savez donc bien de quoi il s'agit : le versant de la chaîne dominant le plateau vaudois et regardant les Alpes. C'est une région immense qui s'étend sur une longueur de 10 km environ, savoir de la route du Marchairuz à la Combe-de-la-Verrière au-dessus de Montricher, combe qui sépare Risel, la plus septentrionale des sommités de la chaîne du Mont-Tendre, du Mont-de-Châtel. En largeur, on peut l'arrêter à la limite supérieure des pentes boisées qui descendent vers le pied du Jura, soit entre 1350 et 1400 m.

On y observe tous les caractères des paysages du Haut-Jura : combes verdoyantes, forêts maigres ou touffues, champs de lapiaz avec leurs laisines béantes, leurs dalles nues ou habillées de mousses, de myrtilles, etc. Et dans les combes, sur les crêts : des chalets d'alpage, puis des chemins, des sentiers, de simples pistes, dont le réseau est parfois difficile à démêler pour qui n'est pas familier avec les lieux. Des arbres ? – Rien que du connu : résineux, fayards, érables, sorbiers et localement des cytises qui en la saison propice, sèment de l'or sur la teinte sévère des conifères. En somme, tout un pays varié, intéressant que prend plaisir à parcourir en long et en large, quiconque est sensible à la poésie intime qui émane des sites de ce Haut-Jura, aimé de tous ceux qui le connaissent par le menu.

Derrière le Mont-Tendre ! – On peut s'y engager par le Pré-d'Aubonne, bien connu par son couvert-citerne où les habitants d'Aubonne, célèbrent de temps à autre la mi-été. En poussant plus à bise, le touriste s'écriera : «Eh ! monté ! Que de bois, de mauvais lieux et d'encoubles». Il en va bien ainsi, tant la nature s'est plue à tourmenter ce coin de pays, à le hérisser d'obstacles. S'il s'avise de descendre au-dessous du Mont-de-Bière pour tomber sur la Combe de la Foirausaz, il fera des réflexions analogues, car en fait de dalles inclinées, lisses ou rigolées, de buissonnement revêche, on ne saurait trouver mieux ailleurs.

Mais parvenu au bas de la côte, un paysage d'une agreste sérénité s'offrira à lui et le récompensera de ses peines, sous la forme d'une combe à l'aspect plaisant, oui, mais sévère tout de même, flanquée qu'elle est de noirs sapins qui bornent l'horizon. Elle s'élargit au Pré-de-St-Livres où le touriste ne manquera pas de plonger ses regards dans la glacière du même nom, un gouffre où les neiges hivernales s'amassent en quantité considérable pour se transformer peu à peu en glace. Sans être aisée, la descente ne présente guère de dangers, à condition de faire attention.

Peut-être avez-vous entendu parler de la Corentenaz ? – Passant au Pré-de-St-Livres, n'hésitez pas à faire un crochet sur la droite pour aller rendre visite à ce site idyllique, placé comme un belvédère aérien d'où le regard s'abaisse sur la contrée de Bière pour s'élever ensuite, ravi, contre le rempart alpin. Coin bien vite charmant ! – Vous vous en convaincrez en parcourant ses vertes pelouses constellées de beaux sapins à la puissante ramure, construits pour résister aux assauts de la tempête et devant lesquels on s'arrête instinctivement.

Et puis, en remontant la combe principale, vous atteindrez tout naturellement le Crêt-de-Mondisé, ce plateau rocheux culminant à 1519 m, et d'où les gens de Montricher voient arriver le mauvais temps, la pluie, amenés par les vents

d'ouest. À quelque 100 m en dessous du sommet, la carte situe des blocs erratiques, à une altitude comprise entre 1410 et 1420 m, de même au Pré-de-St-Livres, vers 1360 m. Hélas ! – le topographe a commis une grave erreur, car les blocs signalés n'ont rien de commun avec l'erratique alpin. Ce sont tout simplement de grosses pierres calcaires dont la surface présente quelque lointaine ressemblance avec le granit. L'ancien glacier du Rhône qui s'est jadis cogné contre le Jura n'est pas monté si haut.

Du Mondisé, en descendant vers le nord ou l'est, on aboutit au Pré-de-Ballens, puis au Pré-de-Mollens, montagnes qui sont trop connues pour s'y arrêter. Le touriste épris de lieux sauvages, déserts, s'attaquera incontinent aux pentes boisées qui s'élèvent vers le Mont-Tendre et, sur sa route, il rencontrera des sites propres à satisfaire sa soif d'imprévu et de mystère, autant qu'il en voudra. Le grand lapiaz de Druchaux retiendra toute son attention, car laisines il y a, béantes, profondes comme nulle part ailleurs et dalles glissantes, habillées ici et là par de la végétation au sein de laquelle on distingue toute une série de plantes peu communes, entre autres, une colonie de dryades, une plante spéciale aux Alpes et à quelques sommets du Jura.

De là à bise, le voyageur se heurtera à des lieux volontiers scabreux, escarpements hostiles, chaos de rocs, creux profonds où la neige séjourne jusqu'à l'automne, rocailles croulantes. Quoi ! – tout le hérissement que la Nature est capable d'offrir à l'amateur de tours inédits dans cette partie du Jura. Toutefois, dans ces coins soi-disant maudits, elle n'hésite pas à jeter de la beauté, de la grâce, en constellant la rocaille de fleurs aux teintes vives ou originales. C'est là que votre regard se posera avec amour sur la multitude des anémones aux blanches corolles, des lis martagon fleuris de rose, des humbles soldanelles dont les clochettes mauves frissonnent à la bise, sitôt la neige disparue.

En montagne et ailleurs aussi, pour quiconque jouit du sens d'observation, il y a partout à voir. À tous les pas, l'attention est attirée, le regard se concentre et plus la marche est ralentie par les obstacles, plus substantiels sont les résultats de l'observation.

Les pentes sud-est du Mont-Tendre, tout spécialement celles qui appartiennent à l'alpage du Mont-Tendre, constituent une immensité où combes, bois, rocailles, etc. voisinent dans un désordre apparent mais qui est la conséquence des influences que dans te cours des temps, la Nature a exercées en ces lieux parfois sauvages mais qui n'ont rien de déshérité. Un jour que j'errais à l'aventure dans la montagne, je me trouvai subitement en présence de deux à trois personnes, apparemment de Montricher. «Veillez-vous, me dit l'une d'elles, dans le Mont-Tendre, on peut s'y perdre». Paroles auxquelles je répondis : «Soyez sans crainte, si je m'égare dans le dédale des lieux, je me retrouverai bien !»

Du Mont-Tendre, en franchissant un mur, on tombe sur Risel, vaste alpage lui aussi, au-dessous duquel, en pleine forêt, se trouve la célèbre «baume des ours». où ont été découverts des squelettes d'ours et d'autres espèces animales et au fond de laquelle on peut pénétrer grâce à un tunnel creusé à travers le flanc de la montagne par un intrépide citoyen de Montricher.

Pays perdu, ce versant du Mont-Tendre, direz-vous. Perdu ? – Non ! – Peu fréquenté oui ! – Bien peu de gens le parcourent en long, quelques-uns en travers. On ne saurait trop insister à ce sujet : dans ces coins délaissés, c'est la qu'il faut aller, c'est là que l'on peut admirer à son aise une Nature que l'homme n'a point domestiquée, c'est là que l'on ne rencontre point de reliquats de repas champêtres, c'est là que l'on ne heurte à aucune interdiction le passage, que l'on se sent libre comme l'oiseau de l'air, que l'on savoure la poésie tour à tour agreste ou sauvage de ce Jura, un pays demeure cher à tous ceux qui l'ont parcouru, le sac au dos, les yeux ouverts.

Sam. AUBERT.

PAR LE MONT-TENDRE À LA PLAINE

Feuille d'avis de La Vallée. - 1916 : n° 44 (jeudi 2 novembre), p. 3-4

La saison d'été touche à sa fin, celle des longues courses pédestres à travers bois et montagnes aussi. Toutefois des beaux jours sont encore possibles : des projets sont permis et s'ils ne trouvent pas leur réalisation immédiate, on les renvoie à plus tard. C'est ce qui m'autorise à vous signaler une course facile, agréable et sans doute inédite pour beaucoup de Combiers.

Chacun de nous connaît Lausanne et les autres localités importantes du canton, mais qui s'intéresse aux villages du plateau les plus rapprochés de nous, ces pittoresques et plantureux villages du pied du Jura ? – Évidemment peu de personnes. Gimel, Bière, pour des raisons qu'il est inutile de rappeler, échappent à cette méconnaissance, mais à côté et en plus de ces derniers, il y en a toute une série, campés dans ces situations délicieuses et fort plaisants à voir et qui valent bien la peine qu'on se dérange une fois dans sa vie pour les aller voir.

J'entends l'objection : «Qu'y a-t-il de particulier dans nos villages vaudois ? – Tous ne sont-ils pas faits de maisons habitées par de braves gens et qui ne présentent les unes et les autres rien de spécial ? – En existe-t-il un seul qui offre un intérêt de premier ordre, une curiosité qui appelle impérieusement une visite ? »

Mais, mes chers lecteurs, dans le plus humble de nos villages paysans, il y a tellement à voir, tellement à apprendre que je ne saisis pas l'objection.

Vous allez à la ville, que voyez-vous ? – À part quelques édifices d'un caractère et d'une destination particuliers, ce ne sont que maisons hautes et banales faites pour entasser des gens et qui s'alignent avec une uniformité désespérante le long des rues droites ou coudées. Puis partout des gens pressés, affairés et anonymes au milieu desquels vous vous entez perdus, plus isolés qu'au milieu du Risoud ou du Grand-Bois. Impossible de causer, d'échanger une parole avec qui que ce soit et si vous prenez votre parti «d'admirer» façades et devantures, au bout d'une heure vous êtes fourbus, anéantis par la répétition des mêmes images et par le bruit qui ne cesse jamais.

Allez au village campagnard. C'est encore des maisons que vous voyez, mais des maisons érigées par leurs propres habitants ou leurs ancêtres, pour eux-mêmes, pour satisfaire leurs propres besoins et leur désir intime de se créer un home, une bonne et agréable demeure. Aussi, quel aspect plaisant et réconfortant elles offrent, ces respectables maisons campagnardes ! – Rien qu'à les voir, avec leurs façades rustiques percées de fenêtres ornées de fleurs, leurs jardins bordés de dahlias gigantesques, on devine l'idéal qui a présidé à leur construction. On entrevoit ce sens instinctif de l'art et de la beauté qui existe, bien vivant, dans l'âme du peuple. On se rend compte de la prospérité ascendante ou descendante des familles. Bref, un coup d'œil jeté à droite et à gauche en passant dans le village constitue un véritable enseignement, une leçon de la plus haute importance qui vaut cent fois celle que l'on retire après avoir flâné une journée dans une grande ville.

Et puis un simple bonjour vous permet de lier conversation avec le paysan rencontré devant sa maison. Du coup, vous voyez l'homme, vous lisez dans son cœur d'honnête Vaudois et tout de suite vous conversez des choses du pays, des préoccupations de l'heure et vous sentez en lui un véritable compatriote, comme vous un fils du sol.

Mais je reviens à mon but qui est celui de vous conduire au pied du Jura, immédiatement derrière le Mont-Tendre qui nous masque et le Plateau vaudois et les Alpes qui lui font vis-à-vis. Du sommet, vous aurez certainement aperçu une fois ou l'autre le chalet du Pré-de-Ballens qui se trouve bien en avant, à une altitude bien inférieure, au milieu d'un pâturage semé de grands sapins. C'est par là qu'il faut passer si l'on veut gagner rapidement et sans difficultés le pied de la montagne. Toutefois, la traversée par le Mont-Tendre proprement dit ne se recommande qu'aux gens qui font fi des obstacles et ne craignent pas les rocailles, les laisines, bref les mauvais lieux.

Pour les autres, qui préfèrent les chemins battus et les espaces découverts, il vaut mieux passer par le couvert du Servan, gagner par un léger crochet au sud le chalet de Druchaux. De là, avec un

peu de flair, on découvre sans peine un embryon de sentier qui, en peu de temps, à travers pâturages et forêt clairsemée, conduit au Pré-de-Ballens.

Quand vous aurez atteint le beau et vaste chalet du Pré-de-Ballens, retournez-vous et contemplez la figure que fait le Mont-Tendre vu du midi. Bien changées, les honnêtes croupes gazonnées qui nous sont familières à tous, elles ont fait place à un mur de pierres grises d'un aspect chaotique.

Du même endroit part un chemin, plus bas une excellente route, qui mène à Berolle. Dès que vous l'aurez embouché, vous distinguerez sans peine sur le pâturage un gros sapin qui est une vraie curiosité. Les branches du sommet, touffues et nombreuses à l'excès, se sont relevées et rapprochées de façon à former une sorte de bouquet gigantesque rappelant par sa forme ces fasciations nommées *balais des sorciers* que l'on observe communément sur les sapins blancs ou vuarnes.

Le pâturage voisin, le Pré-de-Mollens, donne asile à un curieux spécimen de sapin rouge : le *sapin en fuseau* des botanistes, mais je n'ai pas encore pu le découvrir.

Il est temps de descendre. De suite la route vous y convie en pénétrant dans la magnifique forêt qui revêt la partie inférieure du plateau incliné formant l'étage de la montagne où prennent place les alpages susnommés. On atteint bientôt le bord de la côte qui, d'un bond, se précipite jusqu'aux lieux habités. De cet endroit, gardez-vous de prendre la route et ses immenses lacets : vous emploieriez bien deux heures pour arriver en bas. Prenez le premier couloir qui se présente et laissez-vous aller. Aucune difficulté réelle, aucun danger, seuls les genoux crieront un peu grâce quand vous arriverez au bas, dans un magnifique bois de hêtres géants.

Au débouché de la forêt, vous serez à la plaine avec comme premières maisons rencontrées La Verrière, petit hameau de la commune de Berolle, puis Ballens et comme rideau de fond les Alpes dans leur splendeur éternelle.

Berolle est tout près, à main droite : il faut y aller pour prendre contact une fois de plus avec ces bons villages paysans campés au bord, en plateaux adossés à la montagne et habités par une population robuste, travailleuse et prospère. Si vous savez regarder et philosopher, vous verrez dans ce tout petit village bien des choses intéressantes.

Par où regagner le logis ? – Deux voies se présentent : le Marchairuz et le Mollendruz. Donnez la préférence à la seconde car elle vous permettra de rendre visite à deux localités importantes : Mollens et Montricher et surtout d'atteindre la route du Mollendruz ou plutôt la fontaine bien connue à l'entrée de la forêt par le chemin peu connu mais très court du Bois-Masy et de la ferme de la Chardevaz.

Tout en cheminant, vous verrez bien des choses : la maison seigneuriale de Mollens, le pittoresque village de Montricher, qui est presque un bourg avec sa grosse agglomération, de belles fermes, la transition entre la forêt du Plateau et celle de la montagne, etc. Tout le long de la route il y a à voir, à observer, nulle minute n'est perdue et l'on enrichit son âme de solides impressions, de souvenirs agréables qui, dès lors, font partie d'un livre que rien ne saurait détruire ou abîmer et que l'on feuillette où l'on veut et quand on veut. La beauté, elle, n'est pas rien que dans les endroits réputés où l'on se rend par snobisme ou par caprice : elle est partout.

Le plus petit coin de terre vaudoise en a sa part, une grosse part. Seulement il faut la voir, il faut ouvrir les yeux bien grands, alors on est récompensé de ses pas : nulle course ne paraît trop forte, nul trajet n'est ennuyeux.

Mais, direz-vous, l'excursion dont vous vantez le charme nécessite combien de jours ? – Un seul ! – Au gros de l'été elle peut se faire sans difficulté entre le lever et le coucher du soleil, à condition de reprendre le dernier train au Pont. C'est cependant une course d'automne car les bois, les haies, ces mille choses dont la nature est faite, n'acquièrent leur beauté entière qu'à l'instant où la mort envahit leurs organes périssables, où les feuillages se teintent de cuivre et d'or, où les paysages prennent cette douceur alanguie qui précède le sommeil hivernal.

S. A.

LES GRANDS-CRÊTS

La Revue du dimanche. - 73e année, n° 176 (29 juin 1941)

Un crêt, c'est une éminence, une colline ou simplement une pente. Aussi dans notre langage local, vous entendrez souvent ces deux expressions : en haut le crêt, en bas le crêt. Le terme a servi à désigner des agglomérations édifiées sur ou contre un crêt. Certaines s'appellent Le Crêt tout court ou Sur-le-Crêt, mais comme elles sont nombreuses, il a fallu donner à chacune un nom spécifique, c'est pourquoi nous avons : le Crêt-Meylan, le Crêt-des-Lecoultre, le Haut-Crêt. Les Grands-Crêts signifient des crêts pas nécessairement élevés, ni rapides, mais s'allongeant sur un vaste espace. Deux localités chez nous portent ce nom : les Grands-Crêts de Mézery et les Grands-Crêts du Mont-Tendre. Mais nous avons aussi les Crêtets, soit les petits crêts, agglomérations situées l'une entre Le Sentier et L'Orient, l'autre aux Charbonnières.

Les Grands-Crêts de Mézery comprennent une partie importante de l'alpage dit de Mézery, propriété de la commune du Chenit et situé dans la partie sud-est de son territoire. Mézery, c'est le nom de deux villages vaudois situés l'un entre Yverdon et Moudon, l'autre près de Lausanne. D'où vient qu'il serve à designer un alpage noyé dans la sylve ténébreuse de la vallée de Joux ? – Une région sauvage, densément boisée, sans horizon où il est facile de tourner en rond. Le relief en est très tourmenté : une succession de pentes plus ou moins rapides, traversées ou séparées par des combettes borgnes.

Haché de laisines, hérissé de broussailles, le paysage, constamment dominé par la futaie, offre souvent une physionomie rébarbative et à bien des gens il ne plaira pas, notamment a ceux qui aiment les lieux faciles et d'où l'œil embrasse un horizon défini. Ah ! bien, chacun n'est pas comme çà. Des gens, il en est qui ont un plaisir extrême à se lancer à l'aventure à travers ces vastes espaces boisés, ces territoires tourmentés, isolés, silencieux où ils voient quoi ? – La Nature, non dans sa virginité première, mais dans un état aussi peu touché qu'elle peut l'être depuis que l'homme moderne a mis la main sur elle. La Nature, ces gens la voient là avec ses sapins centenaires, ses fayards tortus ou élancés, et les générations qui montent, individus frêles encore, souvent maltraités par l'hiver, et les hautes herbes et les petites plantes délicates qui élisent domicile sur la mousse humide. Tableaux qui se renouvellent sans cesse sous leurs yeux qui regardent.

Las Grands-Crêts du Mont Tendre ! – Il s'agit d'une sommité qui vers le sud-ouest prolonge la chaîne du Mont-Tendre et culmine à 1620 m. Grands-Crêts est un nom local, tandis que les cartes l'appellent la Pierre-du-Coutiau. Et l'origine est à chercher dans les faits suivants : jadis le village des Bioux comptait plusieurs fabricants de couteaux, de serpettes de vignerons, qui chaque année s'en allaient vendre leurs produits à La Côte en passant par les Grands-Crêts. Un couteau ayant joué un certain rôle dans quelque affaire tragique ou non, aura laissé son nom à la localité. En 1928, lors du creusement des fondations de la cabane de la sous-section Val de Joux du C.A.S., située sur le flanc sud des Grands-Crêts, on à mis au jour une serpette de vigneron, témoin incontestable du passage des couteliers des Bioux aux temps d'autrefois.

Las Grands-Crêts sont dans le prolongement de la chaîne du Mont-Tendre avons-nous dit. Pas tout à fait ! – Son axe est parallèle a celui du Mont-Tendre mais reporté de quelque 100-150 m plus à l'ouest. Et en examinant les lieux, on se représente ce qui s'est passé à l'époque de la formation de la chaîne dans son ensemble par l'exhaussement et le plissement du terrain. Le secteur correspondant aux Grands-Crêts, au lieu de s'aligner sur celui du Mont-Tendre, a été déporté, reculé vers l'ouest. Dans l'espace intermédiaire on peut observer des bancs de rochers très inclinés, contournés, repliés vers l'ouest et qui en quelque sorte marquent la charnière du mouvement.

Sur le versant de La Vallée, les Grands-Crêts forment une pente raide, unique, interrompue ici ou là par de modestes escarpements. Sur le versant opposé, la pente est moins accentuée et striée de vallonnements, constellés de creux hébergeant une dense végétation foliacée. La forêt monte jusqu'à la ligne de faîte, sous la forme d'épicéas, d'érables, de sorbiers plus ou moins disséminés, dont les premiers atteignent une taille respectable.

Les Grands-Crêts sont extraordinairement exposés aux rafales du joran, aussi l'aspect des sapins de la sommité est manifestement asymé-

trique. Contrariées dans leur croissance par la violence du courant d'air unilatéral, les branches tournées dans sa direction sont peu nombreuses et restent courtes tandis que celles du côté opposé ont un développement à peu près normal. Les sapins de la Dent-de-Vaulion agrippés contre le précipice offrent la même physionomie, plus caractéristique encore.

La grimpée en ligne directe jusqu'au point culminant des Grands-Crêts réservera aux amateurs de chemins non tracés de pittoresques impressions : pentes raides revêtues au printemps de la neige des crocus à laquelle se mêle le mauve délicat d'innombrables soldanelles, petits escarpements moussus à escalader, gros sapins arqués à la base et penchés tellement sur le vide créé par un petit rocher, que l'on se pose la question : ne vont-ils pas choir ? – Fouillis d'arbrisseaux, érables affaissés, sorbiers ruineux, chèvrefeuilles, assemblés en un beau désordre a travers lequel il faut foncer : pelouses fleuries d'aconits bleus ou jaunes, de lis martagon à la fière allure. Et tant d'autres enfants de cette haute terre jurassienne, qui se révèle riche et féconde dès que l'on veut bien lui jeter un regard attentif. Et du rhododendron : y en a-t-il, n'y en a-t-il pas ? – Questions auxquelles on ne répond pas. Dans le Jura suisse, les pieds de rhododendrons sont si clairsemés que c'est un devoir élémentaire de ne jamais révéler leur présence.

Les baumes : vous savez ce que c'est ? – Des trous verticaux plus ou moins profonds qui en général excitent la curiosité des touristes, car leur première pensée à la vue du vide c'est : qu'est-ce qui peut bien y avoir là au fond ? – Si dans les unes, comme celle de Risel sur Montricher, on a découvert des crânes d'ours, de loups, etc., dans beaucoup par contre, si on les explorait, on ne rencontrerait que des pierres. L'explorateur de la grande baume du Mont-Tendre en 1909 n'y a pas trouvé autre chose et on pouvait s'y attendre, car depuis des générations, les innombrables touristes qui ont rendu visite au Mont-Tendre, se sont donnés pour mot d'ordre d'y précipiter des pierres prélevées sur le pâturage ou à défaut sur le mur tout voisin qui hélas ! en a considérablement souffert. Pourquoi tous ces gestes ? – Mais pour jouir die la puissante sonorité résultant du rebondissement des pierres sur les saillies rocheuses et de l'écho mille fois répété dans les profondeurs de l'abîme.

Ainsi que toute sommité du Jura qui se respecte, les Grands-Crêts possèdent aussi leurs baumes, modestes il est vrai quant à sa profondeur, mais dont l'une en particulier, pourrait offrir quelque danger aux skieurs non avertis. Afin d'éviter tout danger, le C.A.S. l'a signalé par un écriteau et entouré d'une clôture.

Vers le nord des Grands-Crêts on trouve un couvert-citerne qui s'appelle le Sorcier et un peu plus loin, nous avons celui du Servan.

Quelque histoire de revenant plongeant ses racines dans un passé lointain est sans doute à l'origine de ces dénominations. Tout de même, la superstition est lente à disparaître. Voici une quarantaine d'années, un citoyen me disait à moi-même : *«Au chalet de La Biolle, au-dessus de L'Abbaye, on n'ose pas y fromager, il est hanté».*

De la sommité des Grands-Crêts, on jouit d'une vue charmante sur les Alpes le Léman, le plateau vaudois, La Vallée et son noir Risoud, quoi ! sur ce beau pays qui est le nôtre, que nous voulons garder nôtre, sur lequel nos ancêtres ont vécu et nous-mêmes vivons et que nous voulons conserver libre et indépendant à nos enfants.

Sam. AUBERT.

À PROPOS DE LA DENT-DE-VAULION

La Revue. - Année 43, n° 194 (samedi 19 août 1911)

La Dent-de-Vaulion ! n'est-elle pas assez connue à La Vallée et ailleurs pour qu'il soit indiqué d'en parler à cette place ? – Sans doute et c'est justement pour cela que je voudrais dire ici quelques mots et narrer quelques impressions à propos de cette sommité que de tous côtés on vient gravir dans la belle saison.

Au dire de quantité de gens, la Dent-de-Vaulion est le belvédère par excellence du Jura, le point d'où l'on jouit de la vue la plus belle, la plus étendue du Jura. Je l'avoue, sans conteste, le panorama local est fort beau le lac et la vallée de Joux vus en une perspective fuyante constituent un coup d'œil charmant. Le regard s'arrête également avec complaisance sur Vaulion et le val de Nozon, Vallorbe et Ballaigues, les croupes herbeuses du Mont-d'Or et les cimes rocheuses et plus lointaines du Suchet et des Aiguilles-de-BaulmesToutefois, ce qu'il y a de plus saisissant dans ce panorama immédiat, c'est le vide du précipice où s'agrippent d'innombrables pins et sapins étriqués et fouettés sans cesse par le joran, puis le sombre vallon boisé où serpentent la route et la voie ferrée.

Du pays de Vaud, en définitive, on voit peu de chose ; la vallée inférieure de l'Orbe, avec Yverdon et le lac de Neuchâtel sont fort bien visibles par un temps clair, mais le chaînon élevé Mollendruz–Vernantlimite considérablement l'horizon du côté du lac Léman. Les sommités de Petrafelix, de Châtel et du Mont-Tendre surtout accentuent encore cette restriction du champ visuel et la reportent également sur les Alpes situées au sud et au sud-ouest du Mont-Blanc.

Par contre, les Alpes vaudoises et les hauts sommets de la chaîne bernoise s'aperçoivent dans toute leur magnificence. Des Alpes valaisannes, c'est le Grand-Combin qui apparaît dans le profil le plus pur. On le voit absolument en face, un peu à gauche des Dents-du-Midi ; avec sa brillante cuirasse de neiges et de glaces, il est l'image fidèle, un peu réduite, du Mont-Blanc.

Au risque de froisser d'excellents amis, je préfère de beaucoup le panorama du Mont-Tendre à celui de la Dent-de-Vaulion. Je ne suis pas seul de cet avis. En effet, le Mont-Tendre a une altitude de 200 mètres plus élevée et de son sommet on voit par conséquent plus loin et davantage. Le plateau vaudois est visible dans sa presque totalité de son étendue, car la chaîne secondaire qui culmine en avant du Mont-Tendre est relativement peu élevé et ne limite, en définitive, que la région connue sous le nom de pied du Jura. La chaîne des Alpes, depuis bien loin dans le Dauphiné, jusqu'au Titlis et même parfois jusqu'au Sæntis s'aperçoit en entier et rien n'égale la splendeur du panorama qu'elle déroule sous les yeux du promeneur pendant une belle après-midi d'automne ou l'hiver. Vingt fois, trente fois, je suis monté à la Dent-de-Vaulion ou au Mont-Tendre par un temps d'une pureté idéale et chaque fois j'ai pu constater la supériorité du panorama alpin du Mont-Tendre.

Cependant, on se rend de moins en moins au Mont-Tendre et de plus en plus à la Dent-de-Vaulion ! D'où vient cette préférence ? Elle s'explique aisément. La Dent est d'un accès très facile. Du Pont on y monte en une heure et quart et sans aucune difficulté, Le sommet possède une superbe table d'orientation à laquelle il manque cependant une chose : un viseur permettant d'aligner exactement le point ou les sommets que l'on veut reconnaître. Et puis, chose capitale pour beaucoup, la Dent jouit d'un restaurant. À ce propos, je ne puis m'empêcher de regretter la transformation que la commune propriétaire a fait subir, il y a quelques années, au chalet de l'alpage. Elle en a fait une construction hybride, moitié chalet, moitié pavillon–restaurant de l'effet le plus disgracieux et dont l'architecture est sans harmonie aucune avec le paysage environnant.

N'eût-il pas été préférable de laisser le chalet à sa destination première et de construire à une petite distance sur l'arête en dos d'âne qui mène au sommet un joli pavillon en bois dans le style des chalets–restaurants si fréquents dans les Alpes et qui sont vraiment jolis, élégants et ont l'air de dire au passant : entrez.

Mais je m'égare, car ce n'est pas tellement de la vue de la Dent-de-Vaulion que je désirais vous entretenir, que des divers aspects et profils sous lesquels elle se montre. De cette Dent, que j'ai tout l'air de mépriser, je suis au contraire profondément épris ; elle fait partie de mon horizon familier, et il ne se passe pas de jour que d'un point ou d'un autre je ne paie un juste tribut

d'admiration à la ligne fière et hardie de son escarpement... mais voilà, cette Dent, j'aime mieux la voir, la contempler, que d'y être !

Je ne connais pas de montagne qui se présente sous des aspects aussi variés suivant les côtés duquel on la considère. Du plateau vaudois, la Dent est nulle, insignifiante ; elle se distingue à peine de la ligne de faite de la chaîne du Jura. Elle produit de même une impression absolument mesquine, si on la voit de Châtel ou du Mont-Tendre : un vulgaire crêt, barré de bandes spiralées qui ne sont rien moins que les talus pierreux d'un chemin de construction relativement récente. Aussi bien, n'est-ce pas de ces côtés qu'il faut la regarder, cette Dent-de-Vaulion, car elle n'est intéressante que par son escarpement et le vide immense qui lui est contigu.

De Vallorbe, elle a déjà l'air de quelque chose ; elle se présente sous la forme d'une protubérance rocheuse dominant des pentes boisées, mais elle ne se dégage pas suffisamment de la chaîne secondaire qui lui fait suite au nord-est, aussi l'impression produite est-elle, somme toute, minime. Vue de Vallorbe, la Dent est un rocher quelconque et rien d'autre.

Vous n'êtes pas sans connaître le ravissant chemin de l'Échelle qui conduit de Vallorbe au Pont, en passant au-dessus de la Grotte-aux-Fées. Eh ! bien, quand vous aurez atteint la petite combe située un peu en avant du chalet du Mont-d'Orzeires, arrêtez-vous, levez les yeux et... regardez. Vous contemplerez une Dent toute nouvelle ; vous serez en face du précipice, d'une formidable et menaçante paroi, barrée de vires et de couloirs vertigineux. Toutes proportions gardées, de cet endroit, la Dent rappelle à s'y méprendre le Grand-Muveran vu de Pont-de-Nant.

Il existe en arrière du Mont-d'Orzeires un plateau surélevé qui termine au nord la chaîne du Risoud ; c'est le chalet des Plans, région peu connue et dont je recommande la visite à mes amis combiers. De là, le précipice de la Dent s'aperçoit dans son entier : la paroi aux vires arrondies interrompues par des couloirs où bondissent les pierres au dégel a un air vraiment terrible. Ici ou là des bancs de gazon alternent avec les rochers ; des plantes alpines comme le saxifrage à feuilles opposées et la dryade y trouvent sans doute un asile inviolé et inviolable, et le grimpereau des Alpes y passe, lui aussi, son existence en paix et ignoré des hommes. Des groupes de conifères juchés sur les saillies ou sur les bancs de gazon font des taches sombres sur la grisaille des rochers. Parfois on aperçoit un oiseau de proie, les ailes éployées, qui décrit des orbes immenses au-dessus du vide.

À gauche, la perspective fuyante des rochers aboutit au grand couloir bien connu de ceux que n'effraie pas une descente un peu raide. À vrai dire, il n'offre aucun danger, si ce n'est les pierres roulantes.

Le tableau est moins saisissant, moins impressionnant peut-être qu'à partir du Mont-d'Orzeires, mais il se présente sous une envergure plus considérable, il est plus complet et donne une idée plus exacte de ce qu'est l'escarpement de la Dent-de-Vaulion.

À mon avis, si l'on veut goûter à son aise la beauté de la Dent, admirer dans toute sa pureté la ligne idéale de son escarpement et se convaincre de la justesse de son nom, il faut prendre plus de recul encore et s'éloigner vers le sud-ouest. Ainsi il y a quelques semaines je longeais une petite combe reliant les hameaux de Chez-Claude et de la Frasse rière le Lieu. La combe est étroite et les deux versants sont couverts d'un manteau de hauts sapins, restreignant considérablement le champ visuel. Tout à coup, au détour du chemin, la Dent apparaît dans le lointain occupant à elle seule tout l'horizon disponible ; elle acquiert de ce fait des dimensions gigantesques, exagérées ; ce n'est plus notre modeste Dent, c'est une montagne géante à laquelle il ne manque qu'une carapace de glace pour en faire une sommité des Alpes pennines. Aussi je n'oublierai jamais et la soudaineté de l'apparition et la grandeur du tableau entrevu dans le calme et la lumière du matin.

Prenons, si vous le voulez, plus de recul encore et éloignons-nous le long de la route qui du Solliat conduit au Brassus en passant par les hameaux de Derrière-la-Côte et des Piguet-Dessus. Arrêtons-nous sur l'un des points culminants de cette agréable voie de communication et... regardons : en avant, voilà un lambeau du lac, bordé à gauche par La Côte habillée de noirs sapins, à droite par les villages des Bioux et de L'Abbaye, dominés par des pentes boisées prenant fin à la ligne du faîte du Mont-Tendre, puis par delà, embrassant tout l'horizon se dresse fière et imposante la silhouette de la Dent-de-Vaulion. Comme moi, vous serez fasciné par la majesté simple qui émane de cette cime unique dans le Jura. Se dégageant du mas de forêts qui entoure sa base, la ligne de l'escarpement (une ligne nette comme la lame d'un rasoir) s'affirme en une courbe gracieuse, puis prenant un élan subit, elle s'élève audacieusement, toujours aussi précise, pour se terminer exactement au plateau du sommet. De l'autre côté, la ligne de la montagne re-

descend sans hâte et se perd dans les forêts de Petrafelix.

Considérée de la route du Marchairuz, au-dessus du Brassus, la Dent-de-Vaulion conserve à peu de chose près la silhouette évoquée. Elle produit toutefois une impression moins imposante parce qu'elle est plus lointaine, et qu'elle paraît moins isolée et moins dégagée des sommités voisines du Mont-d'Or et du Mont-Tendre. Par contre, le tableau d'ensemble est plus joli : les villages égrenés dans le fond du val, au pied du noir Risoud, le lac vu dans son ensemble, lui font un premier plan de tout premier ordre.

Maintenant, comme d'autres montagnes isolées et bien définies, la Dent-de-Vaulion joue son petit rôle dans la vie des gens établis à proximité. D'abord, c'est d'elle ou plutôt de son côté que nous vient le jour pendant l'été ; chaque matin, à l'époque du solstice, le soleil lance ses premiers rayons par-dessus la cuvette qui sépare le sommet de la Dent de la montagne boisée de Petrafelix. Et dans sa régularité et sa certitude de retour, ce phénomène a donné naissance à l'adage bien connu à La Vallée : Il y a encore des jours derrière la Dent ; ce qui veut dire en somme : il y a tout le temps. C'est, n'est-il pas vrai, l'expression d'une pensée bien combière et bien vaudoise !

À l'instar du Pilate et d'autres, la Dent-de-Vaulion a son mot à dire en cas de mauvais temps. Tant qu'il pleut, le sommet est généralement entouré d'une ceinture de nuées, et aussi longtemps qu'elle demeure, la situation reste incertaine et menaçante.

Enfin, au dire de quelques-uns, cette Dent renfermerait de l'or dans ses flancs ; du moins cette opinion était courante autrefois et on prétend même, qu'au temps jadis, d'audacieux mineurs firent violence à ses rocs pour en extraire le précieux métal. De l'or, je doute qu'il y en ait ! Qu'on en ait cherché, c'est possible ! À ce sujet, et s'il pouvait parler, le creux a demi comblé existant au sommet, et qui, il y a 30 ans, mesurait trois à quatre mètres de profondeur, pourrait nous éclairer et raconter des choses intéressantes.

Je me suis laissé dire un jour qu'une demande de concession de chemin de fer à la Dent-de-Vaulion avait été déposée. On peut espérer que ce projet dormira longtemps encore dans les cartons administratifs. Ce chemin de fer rentrerait-il son capital ? – Non, jamais ! Serait-il utile ? – Non, la Dent est trop facilement accessible ! Laissons la montagne à elle-même et respectons les belles forêts qui la couvrent au midi ; ne serait-ce pas une scandaleuse profanation que de les éventrer !

SAM. AUBERT